

Cahiers
Albert Camus

6

Albert Camus
éditorialiste à
L'Express

(MAI 1955 - FÉVRIER 1956)

nrf

Gallimard

Remerciement à Mozart *

C'est après un éditorial consacré à Mozart à l'occasion du 200^e anniversaire de sa naissance que Camus quittera *L'Express*. Sans bruit, mais la séparation est irrémédiable.

Parlant de ce texte du 2 février 1956, Jean Daniel le qualifie de « méditation étrange et inspirée, [...] comme pour se reposer de ses écrits politiques. Une méditation qui est un des plus beaux exemples de *chronique*, dans la véritable tradition du journalisme le plus noble ⁶⁸ ».

Il y a deux cents ans, Mozart... Eh quoi! Mozart au milieu de l'histoire la plus folle et la plus pressante, Mozart devant l'Algérie de la haine, la France de la démission? Justement! Quand le monde fléchit autour de soi, quand les structures d'une civilisation vacillent, il est bon de revenir à ce qui, dans l'histoire, ne fléchit pas, mais au contraire redresse le courage, rassemble les séparés, pacifie sans meurtrir. Il est bon de rappeler que le génie de la création est, lui aussi, à l'œuvre dans une histoire vouée à la destruction. L'Europe, contestée aujourd'hui dans sa puissance mécanique, imitée pourtant dans ce qu'elle a de pire par ceux-là mêmes qui l'assiègent, n'a jamais été

* *L'Express*, 2 février 1956.

contestée ni égalée dans ce qu'elle a de plus grand, et qui rayonne dans l'œuvre de Mozart.

Ni la musique, certes, ni les autres arts n'ont jamais remplacé les œuvres et les travaux de la civilisation matérielle. Pour Mozart même, ce sont les machines qui le font entrer chez nous, qui lui donnent une audience qu'il n'aurait pu rêver. Mais ni les machines ni la puissance matérielle ne sont créatrices par elles-mêmes. Elles préparent sans doute la création, quand elles ne la tuent pas. Privées de grands artistes, pourtant, les sociétés peuvent longtemps dominer : elles ne régneront jamais.

Mozart conquiert autrement. Il a été fêté ces jours-ci comme peu de puissants le furent, non pas seulement dans ces concerts et cérémonies qui élèvent un juste chant de gloire autour de son ombre discrète, mais dans beaucoup de maisons où, le jour de sa naissance, quelques amis se sont réunis pour l'écouter à nouveau parler. Après deux siècles, dans l'Europe démente, un homme fragile, un peu fantasque, qui a su avec une apparente et libre aisance donner une voix à la sensualité comme à la tendresse, à la joie innocente et au mystère mortel, vient encore consoler et réunir. Il meurt seul, et des millions de cœurs aujourd'hui le reçoivent et le saluent.

Il est le génie. Il règne, sans effort, sinon sans labeur, faisant la preuve que le génie n'est pas convulsé, ni bizarre, ni maudit. Le vrai créateur ne brigue rien, au contraire, que la liberté de son travail. Il ne se croit pas obligé, Mozart le démontre, de forger sa grammaire ni sa syntaxe. Il parle le langage de tous. Mais reprenant le langage traditionnel, il le met au service de nouveaux modes et le fait retentir de façon imprévue. Surtout, et c'est par là qu'il rejoint l'histoire, il ne se sépare de rien, embrasse tout le registre humain, de la jouissance à l'effusion, et accepte son temps sans le boudier.

Tout alors est prétexte pour sa force d'invention. Chez Mozart, le jaillissement ininterrompu des thèmes et des formes se répand sur les deux siècles qui le suivent. Le plus souvent, ce qui a paru nouveau, dans ses successeurs, il l'avait déjà inventé. Ainsi le *Don Giovanni* se trouve au sommet de toutes les œuvres d'art. La perfection et la liberté, loin de se contrarier, s'y renforcent l'une l'autre. Lorsqu'on a vraiment écouté ce chant, on a fait le tour du monde et des êtres.

Voilà pourquoi, aujourd'hui plus que jamais, Mozart reste pour nous exemplaire. L'homme d'Europe n'est pas seulement ce menteur malheureux qui sévit dans nos assemblées intellectuelles et politiques, ni ce fou ivre d'humiliations et de cruautés. Il est aussi Mozart. Il est encore cette foule d'artistes plus humbles, non moins patients, qui préparent ce que sera un nouveau Mozart et qui, un jour, salueront avec reconnaissance dans son œuvre un peu de ce qu'ils furent.

Saint-Exupéry maudissait les guerres et l'injustice dans la mesure où elles risquaient de tuer dans un homme le Mozart qu'il aurait pu devenir. L'exemple était bien choisi. C'est donner à chaque homme sa chance la plus haute que de lui permettre d'accéder, s'il en est capable, à cette liberté inépuisable et heureuse. Mais, en même temps que la justice et la paix, il y faut le respect de ce qu'il y a de souverain dans chaque vie particulière. Bien qu'on ne cesse aujourd'hui de parler de justice, au-dessus des camps d'esclaves, et de paix, au milieu des usines de la mort, ce respect, sans lequel toute justice est terreur, toute paix, démission, a disparu de notre conscience politique. Les tyrannies contemporaines haïssent Mozart et ce qu'il représente, même lorsqu'elles font mine de l'honorer.

Pourquoi? Écoutez les mesures triomphantes qui accompagnent les entrées de *Don Juan*. Il y a dans le génie

cette indépendance irréductible, qui est contagieuse. Elle annonce d'avance qu'une certaine sorte d'esprits ne se pliera jamais qu'à une solidarité consentie, et à cette libre obéissance qui seule fait avancer l'histoire. Mais les tyrans, même lorsqu'ils divinisent cette histoire, n'ont que faire de son progrès. Ils veulent seulement l'arrêter à l'heure de leur puissance.

Don Juan, il est vrai, meurt sous le feu divin. Mais Mozart savait ce que tout artiste apprend dans sa propre expérience, que pour grandir, comme créateur et comme homme, il faut reconnaître ses limites et s'appuyer sur elles. À vouloir les franchir, on s'y brise. Je ne crois pas pour ma part que les statues de commandeurs s'ébranlent. Mais je n'en nie pas pour autant les limites du mystère. Je ne les nie pas parce que je les sens, comme tout le monde, bien que le mensonge conscient de notre société intellectuelle consiste à parler comme si elles n'existaient pas. Mozart, lui, n'a pas menti. Il a refait tout le parcours de l'homme, depuis ses origines instinctives jusqu'à son affrontement avec l'énigme.

C'est pourquoi je n'ai jamais plaint ses souffrances ni sa mort solitaire. On s'attendrit trop facilement devant ce convoi sous la neige et cette fosse anonyme. Il se peut que le génie souffre de solitude. Mais ses racines plongent dans la condition de tous dont il tire sa vérité. Il est juste qu'il disparaisse alors dans l'anonymat et retrouve dans la mort ceux dont il n'a cessé d'exalter la vie : la place de Mozart était dans cette fosse commune. L'homme qu'il fut peut susciter notre tendresse. Mais qu'importe s'il ne reste rien de lui ! Son œuvre, répandue à travers nous, source perpétuelle de joie fraîche, de liberté maîtrisée, justifie l'ambition humaine, malgré tous les malheurs et les découragements, et, aujourd'hui encore, inspire en même temps notre résistance et notre espoir. Tout près de nous, dans

le temps et dans l'espace, celui-là a vécu et créé. Notre vie et nos luttes s'en trouvent du même coup justifiées.

Dans son deuxième *Discours de Suède*, en décembre 1957, Camus citera encore Mozart. Dans sa conférence à l'Université d'Upsala, il évoque « l'aisance d'abord, et cette divine liberté qui respire dans l'œuvre de Mozart ».

Et en 1959, répondant à des questions de Jean-Claude Brisville, Camus déclare que, jeune, il s'est « littéralement soulé » de musique, en ajoutant : « Aujourd'hui, très peu de musiciens me touchent. Mais, toujours, Mozart ⁶⁹. »